

Le terrorisme, arme d'un nouveau type de guerre ?

Francis DARDOT*

Le terrorisme et son avatar le plus terrorisant qu'est l'attentat-suicide suscitent, chaque fois qu'ils font l'actualité, en Israël ou ailleurs, un vaste consensus pour les condamner et en dénoncer l'horreur. « Un crime contre l'humanité » l'a récemment qualifié Amnesty international. Des réactions, en soi, certes pleinement justifiées, sauf que ceux-là mêmes qui clament le plus haut leur légitime indignation n'ont de cesse de nous persuader que nous sommes en guerre. Tel, en juin 2002, en Normandie, le Président des Etats-Unis allant jusqu'à risquer un rapprochement avec la seconde guerre mondiale.

Cette contradiction est révélatrice de l'ambiguïté du monde dans lequel nous vivons, perçu comme n'étant ni tout à fait en paix, ni tout à fait en guerre, un peu à l'image de ces zones de non-droit que sont devenues tant de banlieues de nos grandes villes. Un monde dangereux, en somme, au point qu'à force de la vivre au jour le jour sa dangerosité tend à se banaliser.

*
* *

Que nous soyons en guerre, c'est donc la conviction maintes fois affirmée de l'actuelle Administration américaine et il n'est pas douteux que ce soit, hélas, le cas effectivement au Moyen-Orient et dans bien d'autres régions du monde.

Si donc nous sommes en guerre, c'est, alors, dans la logique éternelle et impitoyable de la guerre qu'il faut nous situer. C'est la guerre et ses causes dont il faut dénoncer l'horreur plutôt que celle des armes toujours plus meurtrières et dévastatrices qu'il est dans sa logique de générer sans

fin. Nous savons d'expérience pluri-millénaire que, dans ce domaine, l'imagination perverse des hommes n'a jamais connu de limites ; que les fins y ont toujours justifié tous les moyens et que, pour l'emporter, on n'a jamais hésité à se servir des pires, tels les gaz en 1918, les kamikazes — déjà — les V1 et V2 et, finalement, les deux bombes atomiques en 1945. Aujourd'hui, les arsenaux sont bourrés d'armes de destruction massive qu'on ne cesse de perfectionner et de diversifier. Une fraction des stocks nucléaires existant dans le monde suffirait à y effacer toute trace de vie. Le commerce international des armes, indispensable pour les rentabiliser et les expérimenter, entretient, dans de nombreux pays, des guerres anonymes responsables de véritables hécatombes. Et cela dans l'indifférence générale.

Car il n'est pas vrai que les "civils innocents" aient jamais été épargnés. De nos jours, ce sont plutôt les militaires qu'on cherche à protéger. Les civils, quant à eux, font les frais jamais chiffrés des bavures et des autres "dommages collatéraux", comme on dit pudiquement dans les états-majors. Ils comptent même parmi les cibles privilégiées de la guerre quand elle devient totale et qu'un des moyens de l'emporter et de briser le moral des populations en les terrorisant : Guernica, Coventry, Dresde, Hiroshima... ont été des bombardements terroristes dont les "victimes civiles innocentes" se sont comptées par centaines de milliers. En pleine paix, les embargos, tels ceux imposés à Cuba depuis quarante ans et à l'Irak depuis douze ans, demeurent des armes de pression et de sanction dont nul n'ignore que les victimes — des centaines de milliers, pense-t-on — sont d'abord les plus faibles, les femmes et les enfants.

Crime contre l'humanité ? C'est la guerre qui est un crime de l'humanité contre elle-même, un auto-suicide toujours renouvelé.

Alors, sommes-nous en guerre ? Si c'est oui, il est tout simplement réaliste d'admettre — en dehors de toutes considérations de morale ou d'humanité par définition étrangères à la guerre — que le terrorisme, au même titre que les autres armes dites conventionnelles, peut devenir lui aussi, une arme de guerre : quand la disproportion des forces en présence devient tellement écrasante qu'elle interdit pratiquement tout com-

* Docteur en Droit, retraité de l'industrie pétrolière, militant engagé dans l'assistance aux chômeurs et précaires.

Ce texte a été rédigé en août 2002, les événements internationaux plus récents n'y sont donc pas pris en compte.

bat frontal et qu'elle n'offre plus d'autre alternative que de se soumettre à la volonté du plus fort, ceux qui s'y refusent ne peuvent que chercher à porter la guerre sur un autre terrain qui leur soit plus favorable, avec d'autres armes qui soient à leur portée. Dans cette optique, l'attentat-suicide n'est qu'une version de plus de ces armes barbares sensées imparables, dont tout belligérant attend, in fine, la victoire. Militairement parlant, les armes terroristes s'inscrivent ainsi, comme tant d'autres avant elles, dans cette escalade sans fin de l'horreur qui n'a cessé d'être dans la logique de toutes les guerres.

* *

Il n'y a pas d'exemple que les belligérants aient jamais prétendu récuser, avec quelques chances de succès, les armes de leurs adversaires, sauf à tenter de les neutraliser en leur en opposant de pire. Comment expliquer, alors, de la part des pays les plus et les mieux armés du monde, fondés, de ce fait, à se croire invulnérables, ce refus moralisateur, un peu hypocrite et, en tout cas, illusoire, de prendre en compte le terrorisme comme l'arme possible d'un nouveau type de guerre ?

*

Sans doute, est-ce précisément parce qu'ils se sentent vulnérables à ce type de guerre, qu'ils n'ont pour le moment rien à lui opposer et que leurs adversaires sont, à la différence des Etats, difficiles à identifier. Les armées régulières ont toujours détesté les irréguliers — immanquablement qualifiés de terroristes — les guérillas, les guerres de partisans féconds, elles aussi, en atrocités de toutes sortes auxquelles elles ne savent généralement répondre que par d'autres atrocités. Aujourd'hui, avec des moyens dérisoires, le terrorisme, par nature imprévisible, capable de frapper n'importe où et n'importe quand, peut se révéler d'une efficacité redoutable, comme l'a bien montré la tragédie du 11 septembre aux Etats-Unis. Bien plus, en l'absence même de tout attentat, leur simple menace suffit à entretenir partout ce climat d'insécurité et de défiance tellement préjudiciable à nos économies psychologiquement si fragiles.

Or, il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de localiser, puis de désarmer, des individus prêts, quelque part dans le monde, au sacrifice de leur propre vie pour porter la guerre au cœur de

l'ennemi ; et à peine moins de se retrouver dans les labyrinthes, complexifiés à dessein, des filières politiques et des réseaux financiers qui les soutiennent. Les surpuissants, en dépit de leurs arsenaux d'apocalypse, ne peuvent que constater leur impuissance face à un adversaire déterminé quoique militairement démuni. Les ripostes peuvent bien se multiplier et se radicaliser comme c'est le cas en Israël ; on peut mobiliser de formidables armadas aéronavales comme l'ont fait les Américains contre Talibans et consorts, il semble qu'on ne fasse que démontrer l'inadéquation du seul emploi de la force, si écrasante soit-elle, pour contrer cette forme inédite de guerre. Peut-être, même, cette démesure n'aboutit-elle qu'à lever, par une sorte de défi, de nouveaux kamikazes.

On croyait avoir atteint un seuil indépassable avec l'arme nucléaire. Le terrorisme appartient à une autre panoplie, celle d'une guerre du troisième type, à laquelle les grandes puissances découvrent, sans doute avec effarement, qu'elles ont omis de se préparer. D'où leurs exorcismes d'aujourd'hui. D'évidence, ils ne suffisent pas. Il y a loin, en effet, de l'actuelle tactique du marteau-pilon contre des insectes à une stratégie rationnelle, prospective, politique et économique au moins autant que militaire, propre à contrer ce qui pourrait être la vraie menace du XXI^{ème} siècle.

*

Il y a peut-être une autre explication. Au lendemain du 11 septembre, il était assez naturel qu'on ait pensé, avec John Huntington à un "choc de civilisations". On a eu raison de ne pas céder à la tentation de dramatiser un peu plus un événement qui l'était déjà suffisamment par lui-même. Il n'empêche : la diversité foisonnante des hommes dans l'espace et dans le temps fait douter qu'il y ait plus, aujourd'hui, qu'une seule civilisation valable dont seuls les plus forts pourraient se prévaloir. Peut-être même, les faits de guerre qu'on nous rapporte ne nous semblent-ils si monstrueux que parce qu'ils relèvent, si ce n'est de civilisations, du moins de cultures qui nous sont radicalement étrangères.

Après la tragédie vécue par les Etats-Unis, le contraste était frappant entre les manifestations de joie constatées dans de nombreux pays arabes et le retentissement profond et durable qu'a eu l'événement dans les pays développés. Il ne sem-

ble pas qu'en Palestine les candidats au "martyr" soient difficiles à recruter, et leur sacrifice, qui nous fait horreur, est approuvé et admiré jusque dans leurs propres familles. On n'imagine guère, chez nous, un homme ou une femme se ceinturer d'explosifs pour se faire sauter dans un bus ou dans un dancing. Aux Etats-Unis, le refus des pertes humaines dans les forces armées est même largement répandu. Si les projets de guerre contre l'Irak devaient se concrétiser, on peut être sûr que le nombre de "boys" qui ne reviendront pas sera soigneusement comptabilisé et commenté ; et que, s'il devait être élevé, une résurgence du syndrome vietnamien serait pas impossible. Un état d'esprit que les militaires sont contraints de prendre en compte dans leurs choix tactiques.

Le contraste, en effet, est également manifeste entre les moyens de la guerre et la façon de la mener. D'un côté, des actions individuelles ou de commando, le combattant sans uniforme, immergé chez l'ennemi comme un poisson dans l'eau, doté d'un armement quasi artisanal, utilisant à plein l'effet de surprise, capable de frappes imprévisibles là et quand on ne l'attend pas, semant partout la graine redoutable de l'insécurité. De l'autre, une guerre de matériel combinant les effets de masse et les technologies de pointe pour mener chez l'ennemi des campagnes d'anéantissement, mais à distance, en exposant au minimum la vie des combattants : bombardements à haute altitude, missiles, bombes dites intelligentes... moyennant quoi, une guerre comme celle menée en Afghanistan a pu l'être avec des pertes quasi-nulles. Au sol, le soldat devient un FELIN, un "fantassin à équipements et liaisons intégrées" : bardé d'électronique, il fait la guerre un peu comme un ouvrier fait aujourd'hui une voiture, avec des robots télécommandés conçus pour effectuer à sa place la partie la plus périlleuse de sa mission.

Deux types de guerre. Deux époques de combattants. La mort refusée et la mort consentie. Tuer sans se faire tuer et tuer pour tuer. Zéro Killed et bombes humaines : si les mots ont un sens, c'est bien à travers ces réalités nouvelles de la guerre, d'une vision radicalement différente de l'homme, de sa vie et de sa mort, qu'il s'agit.

En fait de terrorisme, il n'est surtout question depuis les attentats du 11 septembre aux Etats-

Unis, que de cette nébuleuse assassine de l'impérialisme islamiste qu'on voit en action au Moyen-Orient, en Algérie en Indonésie et, potentiellement, dans le monde entier ; à laquelle on associe, non sans arbitraire, un quarteron "d'Etats-voyous", pour finalement dénoncer une conjuration sans merci contre l'Occident et ses valeurs.

La guerre contre ce salmigondis de la terreur est une guerre chaude, mais bien différente, quant à ses moyens, de la guerre froide qui, naguère, avait réussi à maintenir la paix entre l'Est et l'Ouest par l'équilibre de la terreur.

Aujourd'hui, c'est du déséquilibre — militaire, bien sûr, mais aussi économique et politique — que vient le danger : à la surenchère unilatérale de la puissance risque de répondre la surenchère de la terreur. C'est donc aux racines du terrorisme qu'il conviendrait de s'attaquer d'abord pour tenter de l'asphyxier, avant même de tenter de le vaincre. Notons deux racines qui ont le mérite de faire comprendre pourquoi et en quoi la politique américaine va à contresens des objectifs qu'elle affiche :

— La première, c'est l'excès d'impuissance face à l'excès de puissance. Elle risque de faire du terrorisme le seul exutoire possible aux pulsions de violence qui, indépendamment même des causes nombreuses dont elles peuvent se nourrir, sont latentes chez la plupart des hommes.

— La seconde, c'est la désespérance — la disparition de l'espoir — qui naît de situations apparemment privées de toute perspective, telles celles d'exclusion, de misère ou d'extrêmes inégalités qui se multiplient à travers le monde. Elle constitue le terreau idéal sur lequel prolifèrent les "fous de dieu" et plus généralement ces desperados au service de causes perçues — souvent hélas ! non sans raisons — comme indéfendables par d'autres moyens et aussi — hélas ! hélas ! — à la disposition des fanatismes, des nihilismes, des intégrismes, voire des banditismes de tous acabits dont n'ont jamais fini d'accoucher la folie ou la perversité des hommes.

*

Prenons l'exemple du Moyen-Orient. Il est difficile de départager Israéliens et Palestiniens

dans la guerre rationnellement absurde qui les oppose depuis un demi-siècle et dans le crescendo de violences, de souffrances et de haine qui en résulte. Ce n'est pourtant, pas faire preuve d'esprit partisan que de constater dans leurs situations respectives deux différences majeures.

C'est un fait, d'abord, que les Palestiniens en sont encore à espérer être un jour maîtres chez eux comme les Israéliens le sont depuis 1948. Entre cette aspiration légitime à un Etat à part entière dans des frontières sûres et reconnues et la réalité d'aujourd'hui, nombreuses sont toujours les portes verrouillées dont leurs adversaires Israéliens sont seuls à détenir les clés : un territoire coupé en deux dont ils contrôlent souverainement les limites, on n'ose dire les frontières ; occupable militairement à discrétion ; semé des colonies qu'ils y ont multipliées, avec toutes les servitudes qu'impliquent à leur profit leur desserte et leur protection ; des dirigeants réputés terroristes abattables à vue ; le premier d'entre eux séquestré, récusé, coupé des principaux leviers du pouvoir et pourtant tenu pour responsable ; les besoins vitaux de la population — se ravitailler, se déplacer, travailler, commercer, communiquer... — dépendant de leur bon vouloir... On peut comprendre — ce n'est pas approuver — qu'une telle situation qui s'éternise sans issue prévisible puisse engendrer la désespérance, de laquelle naît la haine, et qu'à elles deux, les hommes étant ce qu'ils sont, elle puisse déboucher sur les pires excès.

D'autant plus, et c'est la seconde différence majeure, que les Palestiniens sont pratiquement désarmés face à un adversaire, lui, supérieurement armé et assuré, de surcroît, du soutien quasi inconditionnel de l'hyper-puissance américaine. Où sont leurs alliés ? Où sont leurs blindés, leurs avions, leurs hélicoptères ? Certes, rien ne justifie de massacrer des civils innocents, mais la guerre ne s'est jamais embarrassée de justifications. Puisque l'état de guerre est, hélas ! avéré entre Israéliens et Palestiniens, pourquoi ceux-ci, en l'absence de tout dialogue, s'interdiraient-ils l'arme kamikaze, la seule vraiment imparable dont ils disposent, s'ils ont des volontaires et si elle leur paraît pouvoir leur donner une chance d'établir un rapport de forces qui leur permette de se faire entendre ?

Or, le conflit Israélo-Palestiniens est, en ré-

duction mais à l'état aigu ce qu'est, potentiellement notre monde actuel. On y observe, en effet, à l'œuvre et en pire, ces deux fauteurs du terrorisme que sont, d'une part, l'excès d'impuissance face à l'excès de puissance et, d'autre part, la montée de la désespérance face à ce qui est perçu, de la part des plus forts, comme une sorte d'impérialisme, le refus affirmé de toute alternative au modèle socio-économique dont ils se sont faits le bras armé en même temps qu'ils en apparaissent les principaux bénéficiaires.

Ce qui caractérise, en effet, le monde actuel, c'est que de bipolaire qu'il était avant l'effondrement de l'URSS, il est devenu unipolaire. Il n'y a plus de rapports de forces voués à s'équilibrer mais une force unique, celle des Etats-Unis, tentée de s'imposer partout, appuyée sur une hégémonie culturelle, scientifique, technologique, économique, financière, politique, et, *last but not least*, militaire, sans précédent, sans équivalent, et par conséquent, sans réplique. En 2002, le budget militaire américain était de l'ordre de 40 % des dépenses militaires de la planète. Leurs intérêts sont planétaires. Ils disposent de bases militaires dans plus de quarante pays. En fait, les Etats-Unis, aujourd'hui, ne ressortent plus au commun des nations. Ils se suffisent à eux-mêmes. Ils peuvent ignorer les organisations internationales, engager militairement une guerre sans se soucier des réactions du reste du monde, choisir leurs alliés où s'en passer, imposer leurs choix économiques ou politiques... Dans ces conditions, "l'excès de puissance" prend une autre dimension : il est "toute-puissance", au risque d'exacerber encore davantage le sentiment d'impuissance qui pousse au terrorisme.

D'autant plus que cette domination se veut aussi morale. Les dirigeants américains croient de bonne foi qu'il est possible, et qu'il leur appartient, de substituer à l'anarchie millénaire qui prévaut dans le monde un ordre mondial nouveau, rationnel, construit autour des valeurs qui sont les leurs, qu'ils tiennent pour universelles et dont ils s'estiment la vitrine éclatante de la réussite : Démocratie, Droits de l'Homme, libéralisme, économie de marché... Ce sont là les critères de la politique très coercitive qu'ils estiment de leur mission de mener dans le monde ; c'est à leur respect par les pays demandeurs que les organis-

mes internationaux (FMI, Banque mondiale) qui leur sont largement inféodés, mesurent leurs concours financiers. Les Etats-Unis se sont auto-désignés soldats du bien contre le mal. Leurs guerres sont des croisades. « Qui n'est pas avec nous est contre nous » a dit M. Bush. Bref, un seul train est désormais sur rail. Pas d'autre choix que d'y monter ou "crever" sur le quai.

*
* *

Ces valeurs sont-elles universelles, susceptibles de s'imposer théoriquement à tous comme, par exemple, l'exigence d'amour de l'Evangile ? Disons qu'elles sont, sans doute, ce que les hommes ont encore trouvé de mieux pour optimiser leurs rapports. C'est déjà beaucoup. Mais ce qui importe ici, c'est la pratique, ce que perçoivent de ces valeurs ceux auxquels on prétend les imposer.

Force est de constater qu'ils y trouvent surtout des raisons de n'être pas convaincus. Même aux Etats-Unis, ils voient que ces valeurs sont à géométrie variable, fonction d'exigences politiques dans lesquelles les intérêts l'emportent sur toutes autres considérations : c'est ainsi, par exemple, que les Américains, défenseurs intransigeants du libéralisme, se font protectionnistes quand il s'agit de défendre leur agriculture ou leur sidérurgie en difficulté ; où que, démocrates, il leur est arrivé plus d'une fois d'intervenir dans des pays étrangers pour substituer aux élus du peuple des dirigeants à leur convenance. Les yo-yos ravageurs des marchés financiers, les scandales et faillites retentissantes (Enron, Worldcom...) y montrent un système fragile et tout sauf vertueux. Dans les pays développés du Nord, ils peuvent observer des sociétés matériellement comblées et néanmoins malades, moralement, socialement, économiquement, politiquement. Pour ce qui les concerne, pays émergents de l'Est et du Sud, ils constatent que les droits des peuples ne sont pas plus respectés que les droits de l'homme dans les pays riches. Après les déconvenues de ceux d'entre eux qui avaient cédé aux sirènes du socialisme soviétique, ils sont nombreux à constater que les recettes libérales qu'on leur impose se traduisent par plus de misère, d'inégalités et de corruption. Et, surtout, où qu'ils regardent, ce qui leur paraît s'imposer, partout, c'est la dictature intransigeante et aveugle de l'argent et la mobilisation

générale des hommes à son service exclusif, pour le plus grand profit d'une minorité de gagnants.

Quoi qu'il en soit, ce qui est sûr c'est bien que le pire moyen de rallier la majorité de l'humanité aux valeurs occidentales serait de prétendre les lui imposer par la force. Dans la mesure où tel semble bien être aujourd'hui le choix du plus fort on peut comprendre — ce n'est pas approuver — que certains parmi les plus faibles soient tentés par le terrorisme, la seule arme capable de le tenir en échec.

* *

Sharon / Bush : même combat, même certitude de leur bon droit, même confiance dans le seul recours darwinien à la force pour parvenir à leurs fins. Pour eux deux, la victoire est au bout du canon et pas ailleurs. Le premier en est à bétonner ses adversaires dans leurs ghettos de misère ; le second augmente de 48 milliards de dollars un budget d'armement déjà gigantesque et cherche des prétextes pour engager unilatéralement une guerre préventive contre l'Irak. Tous deux semblent partager le même refus face à la nouvelle donne géostratégique qui leur impose des choix économiques et politiques auxquels ils ne veulent ou ne peuvent se résoudre.

* * *

C'est Montesquieu qui le constate : « Tout homme qui a du pouvoir est tenté d'en abuser ». Il en dirait autant aujourd'hui des Etats trop puissants et, à *fortiori*, de la première puissance mondiale que sont les Etats-Unis. Il faut se garder de "l'obsession anti-américaine" dénoncée par J. F. Revel dans un livre récent. Leur hégémonie, les Américains la doivent d'abord à la défaillance du reste du monde et, singulièrement, de l'Europe. La nature a horreur du vide. Ce ne sont donc pas l'Amérique et les Américains qui sont en cause en tant que tels, c'est la situation de fait qui s'est ainsi créée : la domination de la seule puissance américaine sur le présent et le futur du monde, avec les moyens sans précédents dont elle dispose pour faire prévaloir, par la force s'il le faut, la conception très manichéenne qu'elle s'en fait, les exigences de sa propre sécurité et les intérêts de son économie. A cet égard, et à moins d'avoir été choisies au hasard, les cibles du 11 septembre — World Trade Center et Pentagone — sont significatives. Le terrorisme est une hydre aux

cent têtes qui compte beaucoup de têtes folles contre lesquelles on ne pourra jamais rien. Mais il faut admettre que l'hydre puisse avoir aussi quelques têtes politiques, donc des motivations rationnelles sur lesquelles il pourrait être possible d'agir préventivement : telles peuvent être l'absence de recours contre la dictature de surpuissances politiques et financières et l'absence d'alternatives à l'ordre mondial qu'elles prétendent imposer. Il s'agirait donc de faire en sorte qu'il y ait à nouveau des recours et des alternatives, là où il semble ne plus y en avoir.

Quelles alternatives ? Les Sommets de la Terre, tel celui qui vient de se tenir à Johannesburg, ont au moins le mérite d'étayer progressivement une prise de conscience mondiale. Si en effet la question, pourtant vitale, d'un développement durable et équitable pour tous est périodiquement posée à la communauté internationale, c'est bien que la mondialisation marchande et financière impulsée par les Etats-Unis n'est ni durable : "la maison brûle et on regarde ailleurs" a osé dire Jacques Chirac à Johannesburg ; ni équitable : le fossé qui se creuse entre riches et pauvres en témoigne. C'est donc à l'opposé qu'il faudrait réorienter le modèle de développement existant si on veut lui donner durée et équité et tenter ainsi de neutraliser quelques-uns des ressorts possibles du terrorisme.

Et quels recours ? Ce n'est évidemment pas sur les Etats-Unis qu'il faut compter pour amorcer une telle révolution. C'est là que nous retrouvons Montesquieu : il faut que le poids excessif des Etats-Unis soit équilibré par un ou plusieurs contre-poids ; que la tentation de l'unilatéralisme soit découragée par un retour progressif au multilatéralisme, dans un monde qui cesserait de se voir dominé pour se retrouver interdépendant. Il est clair que ce devrait, ce pourrait, être le rôle prioritaire de l'Europe et, à travers elle, de la France : représenter, face aux Etats-Unis, et non contre eux, une voie alternative : celle d'une mondialisation qui profite à tous, plus soucieuse des hommes, des solidarités, de l'environnement, de la durée, des diversités qui font la richesse du monde ; bref, concourir à rendre de l'espoir à ceux qui clament qu'un autre monde est possible. Elle en a, potentiellement, tous les atouts, démographiques, culturels, économiques, commerciaux... tous, sauf ceux,

politiques, qui lui permettraient de peser réellement, elle aussi, sur le futur du monde.

A cet égard, son histoire est déconcertante : depuis près d'un demi-siècle, on a vu le couple franco-allemand présider aux avancées successives qui ont fait de l'Europe une grande puissance économique, davantage, il est vrai, au service des affaires qu'à celui des hommes, mais un nain politique, une addition d'égoïsmes nationaux, sans autres perspectives qu'un élargissement prématuré de 15 à 25 pays et le risque de passer de l'inertie actuelle à une paralysie pachydermique congénitale. Comment l'énorme surprise de 1995 — une Europe majoritairement sociale-démocrate — n'a-t-elle pas été l'occasion inespérée d'une réelle avancée politique et sociale ? Comment, ce qui était une grande idée s'il en est, a-t-elle pu être quasiment absente des campagnes électorales récentes ? Reste à espérer que l'alternance de droite qui se met en place en Europe aura la volonté et le courage d'amorcer, au moins, ce dont l'alternance de gauche n'a pas été capable : une pensée commune, dotée des moyens de la rendre agissante.

Rien n'est plus urgent.

G. W. Bush a déclaré une guerre mondiale contre le terrorisme "jusqu'à éradication totale et définitive". Nous savons que cet objectif est illusoire et que les moyens mis en œuvre vont sans doute à contresens du but recherché. Mais il y a le non-dit : le soupçon que cette guerre soit pour les Etats-Unis l'occasion d'une prise en main musclée de la planète tout entière pour lui imposer les "valeurs du monde civilisé" — les leurs et celles du grand business — qu'ils jugent les meilleures possibles et d'ailleurs sans alternatives. Apparemment, ils en ont à eux seuls tous les moyens et pour longtemps. Sauf que, parallèlement, risque de s'affirmer ce qui pourrait bien être la grande menace du XXI^{ème} siècle : cette guerre du troisième type qui verrait le terrorisme seul capable de recréer un rapport de forces et de contester par la force la loi des plus forts.